



HAL
open science

Une vérification expérimentale dans la Chine de 1912 : Marcel Granet en terrain lettré

Yves Goudineau

► To cite this version:

Yves Goudineau. Une vérification expérimentale dans la Chine de 1912 : Marcel Granet en terrain lettré. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 1993, n°14, pp.95-100. <hal-03627878>

HAL Id: hal-03627878

<https://hal.science/hal-03627878v1>

Submitted on 1 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Une vérification expérimentale dans la Chine de 1912. Marcel Granet en terrain lettré

Yves Goudineau

Citer ce document / Cite this document :

Goudineau Yves. Une vérification expérimentale dans la Chine de 1912. Marcel Granet en terrain lettré. In: Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, n°14, 1993. pp. 95-100;

https://www.persee.fr/doc/gradh_0764-8928_1993_num_14_1_1455

Fichier pdf généré le 01/04/2021

Une vérification expérimentale dans la Chine de 1912

Marcel Granet en terrain lettré

Yves Goudineau

Persée
BY:    creative commons

MARCEL GRANET ne fit jamais qu'un long séjour en Chine, d'octobre 1911 à mars 1913. Il n'avait pas trente ans et débutait alors dans les études orientalistes ¹. Professeur d'histoire en détachement de l'Instruction publique, il avait au préalable engagé, à la Fondation Thiers, une recherche comparative sur « le sentiment de l'honneur dans les sociétés féodales » (titre provisoire de la thèse envisagée, sans doute sous la direction de Durkheim). Le comparatisme l'ayant d'abord mené vers la féodalité japonaise, il résolut finalement, sous les influences conjuguées de Lucien Herr (illustre bibliothécaire de la rue d'Ulm), du sinologue Édouard Chavannes, et de Marcel Mauss, de tourner son intérêt vers la Chine. Puis, suivant les enseignements de Durkheim, il se convainquit que l'analyse de l'organisation de la famille chinoise pouvait être une médiation intéressante pour saisir le jeu des honneurs dans la société, pour peu que l'on posât l'hypothèse, pour la Chine, d'une homologie de forme entre institutions politiques et institutions domestiques. En 1911 une bourse lui fut octroyée pour mener sur place son étude.

Il passa encore par Pékin au lendemain de la démobilisation qui suivit l'armistice de novembre 1918, mais n'y resta que quelques semaines. Il revenait de Sibérie, où, en tant que spécialiste chinois, donc des choses d'Orient, il venait d'être nommé instructeur d'un régiment tchèque (plusieurs années après il continuait d'en rire).

Ce fut son dernier contact physique avec la Chine. Jusqu'à sa mort, en 1940, il ne quitta plus sa chaire de l'École des Hautes Études (il y avait été nommé dès 1913, par un coup de force des durkheimiens), ni l'Europe. De là, il passa au crible d'une critique qu'il voulait « sociolo-

1. Sur Granet, on peut lire : Freedman M., *Marcel Granet (1884-1940)*, in Granet M., *La Féodalité chinoise*. Paris, rééd. Imago, 1981 : 9-34 ; Goudineau Y., *Introduction à la sociologie de Marcel Granet*, Thèse en ethnologie, Paris X, 1982.

2. *La Civilisation chinoise*, Paris, 1929. *La Pensée chinoise*, Paris, 1934. Réédités régulièrement, depuis 1968, en format de poche (collection *L'évolution de l'humanité*) chez Albin Michel.

3. Pour la mythologie, voir surtout ses *Danses et légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926 (une réédition critique, préparée par Rémi Mathieu, doit paraître aux P.U.F. en 1994). Pour la parenté, on renverra plus particulièrement aux *Catégories matrimoniales et relations de proximité dans la Chine ancienne*, Paris, 1939. Lévi-Strauss, aussi bien dans *Les Structures élémentaires de la parenté*, ouvrage consacré pour presque un quart à la discussion de Granet, que dans les *Mythologiques*, reconnaît sans équivoque la dette contractée.

4. En filiation de Granet, dans ce domaine, on peut citer les travaux de Paul Mus, de R. A. Stein, de Georges Dumézil (qui se constitua disciple)...jusqu'à, indirectement, ceux de Michel Foucault.

5. Publié en décembre 1912 dans le *T'oung pao*, Leyde, vol. XIII (Granet y fait allusion dans son rapport, cf. *infra*). Réédité dans Granet M., *Études sociologiques sur la Chine*, Paris, P.U.F., 1953 : 63-94. Cet article préfigure ce qui sera le premier grand ouvrage de Granet, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, paru en 1919 (réédition Paris, Albin Michel, 1982), qui marque son entrée, aussi brillante que subversive, sur la scène sinologique.

6. Voir notamment le départ de *La Polygynie sororale et le sororat dans la Chine féodale*, Paris, 1922 (réédité dans *Études sociologiques* : 3-62), où Granet relate ses difficultés jadis à faire comprendre la transsubstantiation « à un Chinois instruit et d'esprit fort curieux ». Et le dernier chapitre de *La Religion des Chinois*, Paris, 1922 (réédition Paris, Imago-Payot, 1980), consacré au « sentiment religieux dans la Chine moderne ».

7. Superbe missive que *Études chinoises* a reproduite sous le titre *La Mutinerie du 29 février 1912 à Pékin vue par Marcel Granet*, avec un commentaire éclairant de Marianne Bastid. *Études chinoises*, vol. VI, n° 1, printemps 1987 : 94-123.

8. Tous les « Classiques » chinois, dont la compilation est attribuée à Confucius, et qui comprennent les *Rituels* (le *Yili* et le *Liji*), étaient à l'époque déjà accessibles en français (traduction du Père Séraphin Couvreur), et en anglais (traduction du Révérend James Legge). Granet, même s'il les critique, s'est beaucoup aidé de ces traductions, fait dont ses détracteurs tirèrent argument pour mettre en doute sa maîtrise du chinois.

gique » toute la plus ancienne documentation chinoise. Retravaillant les matériaux de l'érudition chinoise classique, il en tira une œuvre dont on peut rappeler sommairement que, considérable par sa taille et par son effort à risquer des synthèses originales (dont, les plus notoires, *La Civilisation chinoise*, *La Pensée chinoise* ²), elle demeure remarquable surtout par les voies qu'elle a inaugurées en anthropologie (approche structurale de la parenté, de la mythologie...³, comme en orientalisme (critique documentaire posant les principes d'une sorte d'archéologie textuelle) ⁴, par ses audaces théoriques, par les polémiques violentes qu'elle provoqua sciemment dans les milieux sinologiques.

A plusieurs titres savoir ce qu'avait été le séjour de dix-sept mois que Granet accomplit en Chine entre 1911 et 1913 pouvait intéresser. D'abord, par une croyance courante dans le déterminisme biographique, on ne pouvait se retenir de penser que cette prise directe sur la réalité chinoise, expérience de jeunesse, jamais répétée vraiment par la suite, avait dû avoir, d'une manière ou d'une autre, une influence sur l'œuvre. Certes, celle-ci portait sur la Chine archaïque, mais l'approche était sociologique, ethnographique même à sa manière, et entendait faire cas des traditions vivantes. Ensuite, Granet passa longtemps pour être un spécimen rare : le seul durkheimien célèbre à avoir été sur le « terrain ». Suivre un intime de Mauss chez l'indigène se devait d'être instructif. Enfin, le contexte politique de son séjour n'était pas de ceux qui laissent indifférent : il coïncidait avec la fin de l'empire et la première révolution chinoise ; or, Granet était historien, et militant socialiste...

Pourtant, de ce séjour l'on ne sut jamais grand'chose. On sait qu'il y rédigea, ou vraisemblablement acheva, un premier article (*Coutumes matrimoniales de la Chine antique* ⁵), réinterprétation puissamment iconoclaste du Classique chinois réputé le plus antique, le Livre des Odes (le *Shijing*). Mais quant à ce que fut son immersion dans la société chinoise d'alors, peu d'informations filtrèrent. A peine quelques allusions dans ses premiers ouvrages ⁶, à quoi il faut ajouter une longue lettre à des amis relatant de manière anecdotique un épisode des troubles de février 1912 qui marquèrent la mise en place du gouvernement républicain ⁷. Sinon, le témoignage d'un contemporain résidant à Pékin, peut-être exagéré par les transmissions orales successives, rapportait que Granet, un peu à la manière d'un Raymond Roussel, n'avait quasiment jamais mis un pied dehors, préférant rester reclus dans son cabinet de travail, entouré de ses livres, et assisté de son lettré chinois...

Le petit dossier qui suit, retrouvé aux Archives nationales, a donc avant tout le mérite de lever un coin du voile. Notamment, la pièce principale de ce dossier, manuscrit de vingt-cinq pages d'une large calligraphie, qui est le rapport final de mission que Granet expédia depuis Pékin au ministre de l'Instruction publique, répond assez bien aux attentes exprimées plus haut : certains points de l'œuvre sont clairement annoncés, la méthodologie d'enquête est énoncée, l'arrière-plan d'histoire immédiate est là également, à titre illustratif.

A la lecture de ce dossier, il est d'emblée évident que, quand, à l'automne 1911, Marcel Granet arrive à Pékin, c'est un positiviste durkheimien qui débarque. Il s'agit pour lui de ne pas se laisser aller à une quelconque « découverte » de la Chine. De refuser de se soumettre, comme tant d'autres, à sa diversité ou à son étrangeté pour plus tard, tenter d'en induire des vérités, forcément superficielles. La tâche, au contraire, est de venir valider un certain nombre d'hypothèses sur l'essence de la société chinoise, hypothèses formulées depuis Paris à partir de la lecture

critique des rituels anciens ⁸. Le séjour doit offrir l'occasion de l'expérience cruciale : « soumettre, dit Granet, les résultats que je crois avoir obtenus à une espèce de vérification expérimentale que peut seul permettre un séjour d'au moins un an dans le pays ».

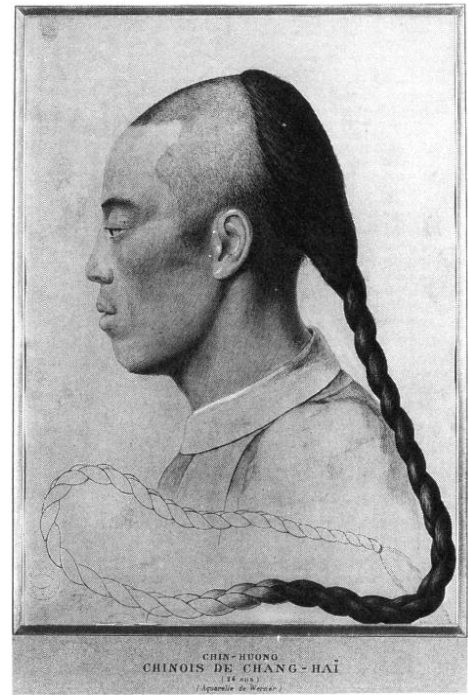
Pour la première fois la meilleure orthodoxie durkheimienne va à la rencontre d'une grande civilisation vivante. Pourtant, derrière le volontarisme de l'approche déductive, la manière d'administrer la preuve par l'observation directe, demeure assez floue. S'agit-il d'ethnographie ?

Pour Granet, comme pour Durkheim, l'ethnographie peut être explicative dans le cas de sociétés sans histoire écrite, d'extension restreinte, et de forte cohésion culturelle. Dans le cas des grandes civilisations, en revanche, c'est l'histoire qui seule peut rendre les faits intelligibles, l'ethnographie n'étant requise qu'à titre d'appoint comparatif. Ainsi, Granet utilisera parfois dans ses ouvrages des travaux ethnographiques relatifs à des groupes de populations des marches chinoises, mais uniquement aux fins de conforter certaines de ses hypothèses sur la Chine ancienne. Il sera, en revanche, sans indulgence pour les travaux d'un De Groot, menés en Chine du sud (que Mauss pourtant avait encensés) ⁹, ne voulant voir dans ses remarquables recueils de rituels populaires qu'un catalogue de faits observables, précis, mais incapable de faire comprendre le fonds des institutions religieuses chinoises. En bref, un travail de folkloriste, non de sociologue.

L'explication, en fait, doit être cherchée du côté des rationalisations les plus anciennes, parce qu'elles sont plus proches des premières conditions d'apparition des institutions. Granet, dans l'ordre de la compréhension, va donc sans ambiguïté de l'analyse des textes anciens vers la considération de la société contemporaine (des rituels vers les codes), non l'inverse. De même, Hubert et Mauss, pour l'étude du sacrifice, partaient du rituel védique ancien, au nom d'une antériorité logique, pour expliquer certaines formes du sacrifice indien moderne, et mettaient en garde contre les tentations de la démarche contraire.

Quel statut peut avoir, dans cette perspective, l'observation directe ? Qu'en attendre ? Elle a pour Granet un double rôle. D'abord, en « déterminant les usages qui ont une fonction sociale » mettre sur la piste d'une institution ancienne, non aperçue auparavant. Ensuite, à l'inverse, permettre de vérifier, à travers la permanence de certaines coutumes actuelles, le caractère essentiel de certains faits établis par les textes. L'observation ne se conçoit donc, dans le cadre d'une grande civilisation, que comme complémentaire du travail sur la documentation ; dans une relation de va-et-vient avec elle. Elle doit permettre d'orienter la lecture des textes, de poser des questions, de mettre en doute certaines interprétations admises. Elle ne donne pas la raison des institutions, mais fournit éventuellement un chemin vers elles. L'observation ne fait qu'aider à dégager les faits sociaux dont les textes anciens font comprendre le sens.

Sans surprise, à cet égard, le séjour de Granet à Pékin apparaît d'abord comme la poursuite de son travail commencé en France sur les Classiques. Plus déconcertante est, en revanche, la méthodologie d'observation directe décrite. De son intention de départ, assez vague, d'aller converser avec les indigènes (son niveau de langue semble le lui avoir interdit) ¹⁰, d'employer la photographie (pour fixer les faits sociaux permanents ?), le rapport final retient surtout que, et Pékin, et le Chinois, se prêtent mal à l'enquête. La ville, corrompue par le contact étranger et en proie à l'agitation révolutionnaire (intéressante mais dérangeante) manque d'homogénéité, et l'indigène n'a pas l'esprit sociologique (« il



Coll. Ph. M.H.

9. Cf. De Groot J. M., *The Religious System of China*, Leyde, 1892-1921. Et les critiques de Mauss in *Œuvres*, T. 2 : 607-627.

10. « Que c'est emmerdant de ne pas comprendre le chinois » avoue-t-il. Cf. lettre citée note 7 : 112.

ne comprend pas qu'on se soucie de choses qui ne l'intéressent pas, sur lesquelles il ne réfléchit pas...»). Les biais, assez savoureux, que Granet propose finalement pour mener l'enquête se supportent tous d'un texte : article de la presse, roman de mœurs, pièce de théâtre, collections de textes légaux... L'armée d'informateurs dont il rêve va du lettré moyen au lettré supérieur (homme « d'un niveau supérieur au niveau moyen des Chinois instruits »).

Assurément le prototype du durkheimien de « terrain », même si (contre la rumeur) il n'hésite pas à arpenter les rues de Pékin après une journée passée à sa table de travail, est encore assez éloigné de son contemporain des Trobriand. Son terrain est de part en part un terrain lettré.

A Pékin, il y eut pourtant bien vérification expérimentale. Elle porta avant tout, justement, sur la pratique des lettrés (sans doute celle de « son » lettré d'abord). Si la permanence d'une institution le frappa, ce fut, en effet, au-delà de leurs divisions d'écoles, celle de ce corps de spécialistes. Le séjour pékinois permit principalement à Granet, outre d'améliorer sa lecture de la langue classique, de s'assimiler le métier des érudits chinois, et de comprendre ainsi à plusieurs siècles de distance les principes des glossateurs qui assuraient la transmission, scolastique, des textes anciens.

« Il est difficile, écrit-il alors, d'être juste pour les commentateurs chinois ! Ils sont objectifs, précis, et, sans le moindre développement littéraire, nous font comprendre des textes ardues (...). Mais ce sont des philologues bornés. Tout au texte, ils sont incapables d'observations. Ils n'ont point l'idée que la coutume pourrait éclairer l'écrit. Ils pensent au contraire que les usages doivent se régler sur leurs textes. »¹¹. Son premier article, qui ne fait qu'annoncer la méthode de ses travaux suivants, est d'abord un travail de déconstruction des anciens commentaires lettrés relatifs au Livre des Odes. Sous les diverses strates de gloses, mais aussi grâce à elles (grâce notamment à leur embarras pour rendre compte de certains faits), il fait voir un sens originel : des chansons d'amour plutôt lestes rendues méconnaissables par plusieurs couches d'interprétations moralisatrices.

Pour y parvenir, il lui fallut d'abord analyser le mode de rationalisation de ces informateurs officiels, faire une sociologie de leur pratique, montrer les ressorts idéologiques qui la sous-tendent. L'un des bénéfices les plus importants acquis par Granet en Chine sera d'avoir saisi précisément l'usage critique qu'il pouvait faire du travail des lettrés. Ce résultat restera au fondement de toutes ses recherches ultérieures. C'est aussi ce qui le mettra à distance de la plupart des autres orientalistes qu'il accusera d'être incapables de se démarquer de l'idéologie savante indigène, de ne faire que surimprimer une érudition étroite sur une philologie bornée.

Parmi les autres résultats mentionnés dans le rapport, ceux qui concernent l'organisation de la famille chinoise, objet de la mission, y sont présentés comme en vrac. Ils formeront cependant plus tard la matière d'importants développements. Le schéma d'évolution de la parenté que Chavannes indique lui avoir été communiqué par Granet en 1911 – parenté de groupe, ancienne organisation utérine, communauté fraternelle avec tendance au groupement patriarcal –, est caricaturalement durkheimien. Peut-être est-ce la raison pour laquelle *La Famille chinoise des temps féodaux*, ouvrage annoncé durant dix ans, qui devait développer ce schéma ne parut jamais. Granet attendit jusqu'en 1939 pour proposer dans les *Catégories matrimoniales* un nouveau schéma d'évolution, cette

11. *Coutumes matrimoniales*, op. cit. : 69.

fois centré sur l'alliance matrimoniale (« la parenté spéciale dite alliance ») et fondé sur la succession de l'échange restreint et de l'échange généralisé (« différencié »).

Presque tous les thèmes annoncés dans le rapport de 1912, sont repris vingt-sept ans plus tard : l'analyse de la séparation des sexes, liée à celle de la loi d'exogamie, conduit à une réévaluation de la prohibition de l'inceste ; forage et contrat d'otage sont resitués dans une perspective de jeux d'échanges entre groupes alliés ; la prohibition de mariage entre alliés de génération différente deviendra, sous l'appellation « horreur de l'obliquité », l'une des bases de la théorie de Granet de l'échange généralisé. Enfin, ce qu'il nomme encore la polygamie adelphique fera, en devenant polygynie sororale (expression restée en ethnologie), l'objet d'un ouvrage entier. A noter que ce dernier cas est exemplaire de la contribution de l'observation directe : c'est après avoir eu connaissance de plusieurs cas de remariage de veufs avec la cadette de leur première épouse que Granet s'efforça de retrouver dans les textes la trace ancienne et l'explication de cet usage, devenant par là fait social majeur.

Dernier résultat, la réaffirmation, après Durkheim, du caractère fondamentalement artificiel des liens de parenté, qui seraient en Chine encore plus visiblement qu'ailleurs dégagés de toute référence à la consanguinité, débouche, dans le rapport, sur l'évocation de la notion de « lien féodal ». Élargissant l'idée de parenté à toute relation d'« apparentement », soit à tout lien social sanctionné par un rite (par une communion notamment), Granet montre qu'une même représentation de l'obligation hiérarchique structure ces relations dans la société chinoise. Soit, singulièrement, que le supérieur serait le plus constamment « obligé » dans la relation, l'inférieur étant, quant à lui, prêt, si les circonstances l'exigent, à faire don de sa personne.

C'est là un trait que Granet juge caractéristique de la civilisation chinoise. *Les Danses et légendes* multiplient les exemples, empruntés à l'histoire antique, de seigneurs accroissant leur prestige par la dépense, parfois la ruine, pour leurs clients ; de clients, en contre-prestation totale, se sacrifiant pour leur seigneur. La révolution républicaine lui fournit encore des exemples équivalents, tant il est vrai que le « lien féodal » ne s'est pas dissout avec la disparition de l'empire, mais demeure toujours essentiel. Seule l'influence de l'Occident (des missionnaires, en particulier, que Granet, athée, supporte mal) lui semble présenter un risque réel de corrosion des sentiments et des attitudes qui constituent le fond de la culture chinoise.

A Pékin, en plus de la confrontation directe avec les lettrés, ce qui frappe sans doute Granet, et le conforte dans sa recherche, est de pouvoir assister comme à la mise en animation du système de représentations qu'il tente de dégager des textes. La supplication d'un tireur de pousse, la prosternation d'une voisine ou d'un général, la guérison de Yuan Shikai, sont autant d'incarnations d'attitudes archétypiques qu'il retrouve ailleurs dans l'histoire. Pour Granet, le voyage en Chine aura surtout été cela : s'assurer de la puissance toujours agissante des emblèmes qui, depuis longtemps, organisent l'univers sinisé. Une fois cette vérification faite, il n'était plus vraiment nécessaire d'y revenir.



Chine. Enfants de la province du Yunnan. (Ph. MH).